



HAL
open science

Jouhandeau et la légende photographique

Stéphane Chaudier

► **To cite this version:**

Stéphane Chaudier. Jouhandeau et la légende photographique. J.-F. Louette et R.-Y. Roche. Portraits de l'écrivain contemporain, éditions Champ-Vallon, p. 189-193, 2003, 978-2876733787. hal-01675062

HAL Id: hal-01675062

<https://hal.science/hal-01675062>

Submitted on 4 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Stéphane Chaudier

Publication : « Jouhandeau et la légende photographique », *Portraits de l'écrivain contemporain*, textes réunis par J.-F. Louette et R.-Y. Roche, Presses Universitaires de Lyon, Lyon, 2003, p. 189-193.

Auteur : Stéphane Chaudier, université Lille, laboratoire ALITHILA, EA 1061

Mots-clés : Jouhandeau, Le Moi-même, photographie, subjectivité,

Résumé : Le 13 septembre 1967, Jouhandeau écrit à son ami photographe Daniel Wallard : "tout à fait d'accord pour que vous fassiez de mon visage l'usage qu'il vous plaira." De cette autorisation royalement accordée naît un livre publié à titre posthume, en 1994. Sur la page de gauche, une photographie de l'écrivain ; sur la page de droite, le commentaire de Jouhandeau. Ce que l'écrivain donne de la main gauche, le texte le reprend de la main droite. Pris entre 1967 et 1973, les cinquante portraits sont réunis sous un titre passablement emphatique : *Le Moi-même*. Que peut-on espérer de bon d'un écrivain qui proclame avec impudence la capacité du discours à atteindre le "moi-même" ? La photographie, telle que Jouhandeau l'appréhende, inflige au moi la chance et la mortelle déception de l'invisible : ce que je suis ne se voit pas. Autant dire que ce que je suis, seul mon langage peut l'inventer. Le "moi-même" procède ainsi du double paradoxe de l'altérité et de l'invisibilité ; il est donc à proprement parler une fiction, une légende.

Jouhandeau et la légende photographique

Le 13 septembre 1967, Jouhandeau écrit à son ami photographe Daniel Wallard : "tout à fait d'accord pour que vous fassiez de mon visage l'usage qu'il vous plaira." De cette autorisation royalement accordée naît un livre publié à titre posthume, en 1994. Sur la page de gauche, une photographie de l'écrivain ; sur la page de droite, le commentaire de Jouhandeau. Ce que l'écrivain donne de la main gauche, le texte le reprend de la main droite. Pris entre 1967 et 1973, les cinquante portraits sont réunis sous un titre passablement emphatique : *Le Moi-même*¹.

Avouons-le : Jouhandeau multiplie les écrans de fumée qui masquent l'étrangeté de son projet. Se regardant lui-même, l'écrivain confesse naïvement combien il s'aime : "Ai-je péché contre l'élégance du coeur ?" se demande-t-il. La réponse ne se fait pas attendre : "Bien sûr que non" (p. 61). A l'évidence, Jouhandeau cultive son personnage de vieux crabe : "Vous êtes mon cher W, absolument responsable de ces réflexions qui pourraient paraître un peu trop complaisantes envers moi-même" (p. 19). Ou encore : "Je vous vois très bien, mon cher D, disserter sur cette effigie. Mais moi ? il y aurait là quelque complaisance" (p. 41). Mais que peut-on espérer de bon d'un écrivain qui proclame avec impudence la capacité du discours à atteindre le "moi-même" ? Ces vieilles lunes de la psychologie ne sont-elles pas irrémédiablement périmées ? Les cinquante portraits apportent d'ailleurs un démenti immédiat à la prétention définitoire du titre. Dans ce que Jouhandeau nomme le "jeu de ma pantomime" (p. 9), le photographe saisit tour à tour le pédagogue (photo 1), l'inverti (photo 33), l'ancien collabo repentini fustigeant le "hideux aspect des fonctionnaires communistes" (photo 29), le chasseur à l'affût ou au repos (photos 43 et 37). Dans cette collection disparate de "clichés", où est *le moi* ? Par sa discontinuité même, l'album photographique embarrasse le "moi-même". Il y aurait certes une solution. Elle est banalement religieuse. Il suffirait de croire ou de faire croire

¹ *Le Moi-même*, Actes Sud, 1994. C'est à cette édition posthume que nous renvoyons. Le titre fait écho à un *Essai sur moi-même* datant de 1947. On verra plus bas le sens d'une telle permanence.

qu'à l'approche de la mort, tous les moi vains, imparfaits, fugaces, se fondent dans la prière qui exprime le "moi-même", sa parfaite essence perdue et retrouvée : "suspendu entre la vie et la mort, la métamorphose commence pour moi" (p. 7), avertit Jouhandeau au portique du livre fait temple ou chemin de croix. Comme un oignon, la photographie dépouille le sujet de ses apparences successives jusqu'à ce que, encapuchonné, les yeux clos, Jouhandeau amène le lecteur pieux à dire avec lui : "Hoec recordatus sum et effundi in me animam meam quoniam transibo in locum tabernaculi admirabilis ubi est domus Dei²" (p. 107). Ultime simagrée, dernière imposture³ ?

Même hagiographique, la photographie ne peut empêcher que la frontière entre "le moi-même" et sa caricature ne soit poreuse, fragile : "il ne s'agit là ni d'un premier communiant de la dernière heure, ni d'un marié de village fourbu, ni d'un Académicien manqué en mal de bicornes et d'épée qui cherche à sauver sa dignité", assure Jouhandeau (p. 35). On ne demande qu'à le croire. Mais qu'importe ; le mal est fait et le doute s'insinue. La photographie montre moins "le moi-même" que sa faible capacité de résistance à la contrefaçon, à la caricature⁴. D'où la fascination ambiguë de Jouhandeau pour les déguisements, les travestis mi sérieux mi bouffons⁵. Sans doute s'agit-il d'un rite propitiatoire destiné à conjurer la menace que l'image fait peser sur le moi, sur sa consistance. Dans une lettre à son ami Wallard, Jouhandeau l'avoue : "pour cette dernière photographie, je vous demande de renoncer à la glisser et surtout à la placer à la fin comme un couronnement dans cette collection de visages. Ce serait une faute, un manque de goût. Il y a là de la bagatelle, une anecdote due à un travesti ridicule. On n'a pas le droit de profaner son apparence" (p. 114). Le verbe "profaner" situe le problème de la photographie dans un cadre religieux : si la photographie relève du paradigme du visible, de l'image donc de l'apparence, n'est-elle pas une insulte faite à l'idéal, à l'esprit, à ce "moi-même" invisible ? Dans cette optique dualiste, paulinienne, la photographie est un avatar de la faute originelle : elle est condamner à rater, à manquer, comme le dit si bien l'expression, son *modèle*. Mais c'est peut-être là son intérêt.

Il faut en revenir au paradoxe initial. Instance immatérielle qui fait le lien entre le moi vivant et le moi écrivant, le "moi-même" est un entre-deux que seul le dialogue des signes (la photo à gauche, le style à droite) peut prétendre capter dans ses filets. Pour dire quelque chose de ce que Jouhandeau appelle "le moi-même", il faut donc le secours, la médiation de l'autre : "si je considère cette figure en elle-même objectivement, sans me souvenir qu'elle est mienne", hasarde Jouhandeau. Cette hypothèse fonde le livre. Écrire, c'est interroger "ce visage que je voudrais étranger à moi", note Jouhandeau p. 37. On n'est pas si loin de Deleuze. Écrire, c'est perdre le visage, mais on ne le perd jamais si bien qu'en le confiant à un autre, à l'ami photographe d'abord, au lecteur ensuite, ces traîtres qui renvoient à l'écrivain Narcisse la réalité de son altérité, de son étrangeté. "Suis-je effaré ?" se demande Jouhandeau sans se reconnaître.

² Psaume 41, verset 5.

³ Morand le pense, qui note dans son *Journal inutile* : "Une dédicace de Marcel Jouhandeau à son dernier livre : "Notre Jacques Chardonne s'en est allé. Quel silence au milieu du vacarme. On ne saurait trop s'effacer et ce qui s'étale fait honte". Ces mots font penser à Cocteau ; lui qui adorait la publicité, le premier plan, les préfaces etc. parlait ainsi." (*Journal inutile*, Paris, N.R.F Gallimard, 2001, p. 26)

⁴ Dès le début de son livre, Jouhandeau le reconnaît : "Quand en 1959 le journal *Combat* décida de me ridiculiser, c'est cette attitude de la main à peu près qu'il imposa au singe monstrueux qu'on voulut faire passer pour moi" (photo 1, p. 9).

⁵ "La cape de Pierre Balmain sur les épaules, en bandoulière, le foulard aux éléphants d'or, cadeau d'une Princesse c'est un peu pour moi la tenue d'un Archevêque pèlerin. Reste à savoir où me portent mes pas ? au Saint-Sépulcre ou à Cythère ?" (photo 26, p. 59) Voir aussi la photo 19, p. 45 : "Comment cette barrette de l'Archiprêtre de Saint-Bavon m'est-elle tombée sur la tête ? (...) En jetant les yeux sur cette bouffonnerie, Liliane de Mareschal s'est écriée : "Ce qui est curieux c'est que cet accessoire ecclésiastique ait suffi à faire perdre du même coup à vous et au sacerdoce toute dignité".

Et aussi : "devant le visage abandonné à lui-même (...), on est un peu désemparé"⁶ (p. 11). C'est précisément le mouvement, le saisissement face à une singularité jusque-là méconnue que Jouhandeau nomme le "moi-même". C'est pourquoi la photographie est, à tous les sens du terme, une *épreuve*.

Pour Jouhandeau, la photographie n'est pas un art de la reproduction. Comme l'individu qu'elle représente, elle est marquée par le sceau du singulier : "j'ai sous les yeux deux exemplaires du même cliché et la ferveur de l'expression n'y est pas la même" (p. 15). Mais cette singularité ne se voit pas. La photographie telle que Jouhandeau l'appréhende inflige au moi la chance et la mortelle déception de l'invisible : ce que je suis ne se voit pas⁷. Autant dire que ce que je suis, seul mon langage peut l'inventer. Le "moi-même" procède ainsi du double paradoxe de l'altérité et de l'invisibilité ; il est donc à proprement parler une fiction, une légende. Écoutons-la :

Il me semble que la présente photographie laisse percevoir ce qu'il peut y avoir de connivence entre l'Éternel et moi. (p. 53)

Si on me disait que ce visage est celui d'un Ange et que cette main est la main de Dieu, je ne serais pas autrement surpris, bien que je sache que ce visage est celui de mon fils Marc et que c'est là ma main. (p. 103)

Par ces paroles limites, le lecteur est placé face au paradoxe de la photographie qui est aussi celui du tombeau vide de la Résurrection. Devant l'évidence qu'il n'y a rien à voir, il faut une parole inspirée qui dise ce qu'il y a à voir. Le surnaturel existe, l'inexprimable n'existe pas. Jouhandeau est l'écrivain comblé par la photographie.

Léguée par l'écrivain, la photographie introduit à la théologie hétérodoxe de Jouhandeau. "Une théologie, c'est une érotique du lien à Dieu", estime Daniel Sibony⁸ ; une érotique, c'est-à-dire un art du contact. Puisque Dieu se manifeste en disant "je suis celui qui est", Jouhandeau, porté par sa foi, s'estime fondé à s'approprier l'assertion divine. En se révélant par la parole, Dieu signifie que la parole est créatrice du "Je suis". Partir en quête du "moi-même", de cet improbable énoncé qui résulte d'une énonciation où le "je" et le Tout-Autre sont solidaires, c'est donc pour Jouhandeau éprouver la solidité de son lien à Dieu. Ultime paradoxe. Dieu donne à l'écrivain la parole qui lui échappe et qui le fonde, qui le fonde parce qu'elle lui échappe. La photographie montrera donc l'invisible qui advient par le langage, c'est-à-dire "la béatitude infinie et éternelle de Dieu, à laquelle participe notre être intime" (p. 33). On reste sceptique ? Tant pis. La légende photographique selon saint Jouhandeau réactive le vieil oracle prophétique. "Ils ont des yeux et ils ne voient pas".

⁶ Étymologiquement, en français médiéval, "désemparer" signifie démolir, démanteler une forteresse.

⁷ C'est ce que Jouhandeau nomme la nudité. Il prête cette parole à son ami André Rouveyre : "le propre de ton visage c'est qu'il est nu" (p. 77). Jouhandeau adresse sa "piété", sa "vénération" au lapin, "fourré comme exprès pour faire paraître son œil plus nu" (p. 89). Cette nudité est celle d'Adam dont le visage ou le langage porte encore l'empreinte du créateur, de la création.

⁸ Daniel Sibony, *Perversions, Dialogues sur les folies actuelles*, Paris, Le Seuil, collection "Point essais", juin 2000, p. 57.